

Le vieillard lui serra la main et leva sur elle ses yeux encore voilés par les larmes récentes.

—Oui, répondit-il, je le veux. Parlons de Fabien.

—De mon fils... c'est cela... fit la comtesse dont un rayon de joie éclaira le visage.

—Êtes-vous contente de lui, mon amie ?

—Autant qu'on le puisse être...

—Si vous avez besoin de moi, chère Georgine, parlez... Voulez-vous deux cent, trois cent mille francs et même plus, qui permettront à Fabien de suivre librement sa vocation vraie ?...

—Mon ami, répondit la comtesse, je suis profondément reconnaissante de votre offre généreuse, mais j'ai l'amour-propre de ne point vouloir que Fabien doive à l'argent ce qu'il doit être un jour... je vous remercie de tout mon cœur, et je refuse...

—Vous ne voulez rien accepter, moi vivant, pour vous ni pour Fabien, soit ! N'en parlons plus, mais vous ne me ferez pas changer la teneur de mon testament !

—Allez-vous donc parler de testament ? il ne manquerait plus que cela !

—En parler ne fait point mourir, et vous savez que mes dispositions dernières sont prises depuis longtemps.

—Oui, le jour où votre chère femme mettait au monde Marie, et où moi-même je donnais le jour à Fabien, vous résolûtes, en l'honneur de la naissance de votre fille, de doter tous les enfants nés ce jour-là dans votre arrondissement.

—Et je l'ai fait. La somme destinée à chacun d'eux est assez forte pour lui permettre de vivre heureux...

III

Après un moment de silence, M. de Thonnerieux reprit.

—Fabien est-il toujours l'ami très intime du jeune Fromental ?

—Toujours, répondit la comtesse de Chatelux, ils se voient fort souvent. Paul Fromental accompagne aujourd'hui mon fils à l'Exposition... Nés le même jour, ayant fait leurs études au même collège, dans la même classe, sans se quitter jamais depuis leur enfance, il est tout naturel qu'ils se soient liés d'une étroite amitié... ils s'aiment comme s'ils étaient frères.

—Je suis heureux de cette liaison. Paul Fromental me paraît un garçon rempli d'intelligence et de cœur...

—Je n'ai pas vu son père depuis quelque temps. Il est toujours, je pense, dans la même position...

—Oui, et toujours aussi profondément triste... Le pauvre Fromental a cruellement souffert.

—Cruellement, oui... répéta M. de Thonnerieux. Cette condamnation dont j'ai pu, grâce à de hautes influences, amoindrir les effets, a brisé sa vie. La justice est parfois bien inhumaine, quand elle applique sans discernement la loi !

—Fromental est un homme absolument honnête, fit la comtesse.

—Si j'en avais douté, je ne l'aurais point couvert de ma protection. Paul est, ainsi que Fabien, du nombre des enfants venus au monde le jour de la naissance de ma pauvre Marie, et à ce titre, inscrit sur mon testament. J'aurais voulu le voir, lui et Fabien.

—C'est bien facile... Restez à dîner...

—Impossible aujourd'hui, mon amie. Je me sens vraiment très faible et je vais rentrer chez moi.

Le comte se leva.

—Vous me quittez déjà ! fit Mme de Chatelux d'un ton de regret sincère.

—À mon grand regret, je vous assure...

Maintenant, mon amie, je vous quitte... J'ai bien fait de venir... Vous avez exercé sur moi une influence favorable... le moral est moins abattu, l'esprit plus calme...

—Revenez donc bientôt, alors, afin que je vous guérisse tout à fait ! s'écria la comtesse avec empressement.

—Je reviendrai bientôt.

Mme de Chatelux présenta son front au vieillard qui l'effleura de ses lèvres pâles, puis elle le reconduisit jusqu'au vestibule et le vit monter dans sa voiture stationnant au bas des marches du perron.

De la main le comte lui dit un dernier au revoir, et le landau sortit de la cour.

En quelques minutes M. de Thonnerieux atteignit son hôtel, domaine vraiment grandiose, mais où la tristesse et le deuil régnaient sans partage.

Le comte, en mettant pied à terre, trouva, sous le péristyle, Jérôme, son vieux valet de chambre, la figure bouleversée.

Jérôme, sans famille et célibataire enduroi, depuis quarante-cinq ans au service du comte, avait voué à son maître un de ces attachements exclusifs à qui tout porte ombrage et qui s'alarment de tout, même des choses sans importance.

La santé chancelante, l'affaiblissement progressif et rapide de M. de Thonnerieux lui causaient des préoccupations continuelles, le terrorisaient en quelque sorte.

—J'ai oublié, dit-il à Jérôme, l'heure en causant chez Mme de Chatelux... Son fils, Fabien, viendra me voir ces jours-ci avec le jeune Fomental.

Avant de continuer notre récit, nous devons, en quelques lignes rapides, mettre nos lecteurs au courant des origines et des antécédents de ce vieillard que nous leur avons montré brisé par le chagrin et appelant de tous ses vœux une mort prématurée.

Issu de l'une des plus nobles et des plus riches familles du Languedoc, le comte de Thonnerieux avait fait ses études à Paris.

À quarante-cinq ans, il restait l'unique représentant de sa maison, n'ayant plus de parents proches ou éloignés.

Sa fortune alors atteignait le joli chiffre de dix millions, représentant cinq cent mille francs de rentes, à une époque où les placements à cinq s'offraient de toutes parts aux gens sages se contentant d'un minimum de revenus, pourvu que le placement fût, comme on dit, *de tout repos*.

Jamais jusqu'à cette époque Philippe de Thonnerieux n'avait songé à se marier.

Un incident inattendu vint modifier tout à coup ses idées. Le comte avait pour amie la vicomtesse de Rouvray, femme excellente et distinguée sous tous les rapports, mais fort inhabile en ce qui concernait la gestion de ses intérêts pécuniaires.

Malgré les sages conseils donnés par ses amis, Mme de Rouvray avait compromis d'abord, puis englouti la totalité de sa fortune dans de maladroites opérations de Bourse.

Le courage lui manqua pour survivre à cette fortune pour se plier à des privations de toute nature après avoir mené une existence de luxe ; elle mourut de chagrin, laissant orpheline et presque dans la misère sa fille unique, âgée de vingt-deux ans.

On se souvient du distique écrit par Voltaire au bas d'une statue du petit dieu Cupidon, fils de Vénus :

Qui quo tu sois, voilà ton maître,
Il l'est, le fut ou la doit être !...

M. de Thonnerieux allait prouver une fois de plus l'indiscutable vérité de cet axiome.

N'ayant jamais su, — du moins par expérience, — ce que c'était que l'amour, il s'éprit brusquement de cette jeune fille qu'il avait vue mille fois sans se sentir touché au cœur par sa grâce et par sa beauté.

Suzanne de Rouvray, créature exquise, nature d'élite, joignait à une angélique pureté l'âme la plus charitable. — Elle avait comme Philippe la passion du bien, le fanatisme de la charité.

Une communauté d'idées et de principes réunissait déjà le comte et l'orpheline, on le voit.

En outre, Suzanne aimait Philippe autant qu'elle en était aimée, et depuis plus longtemps.

Elle devint comtesse de Thonnerieux aux applaudissements du monde qui trouva touchante cette union du grand seigneur immensément riche avec la fille de race sans dot.